

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 83 (1956)
Heft: 1

Artikel: En cassant les noix
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-229778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EN CASSANT LES NOIX

par Jean des Sapins

Ce matin, comme je feuilletais le journal, mon regard s'arrêta sur cette annonce : « Machine à casser les noix ». Et ces quelques mots me rappelèrent immédiatement un long passé à jamais révolu. Je sais bien que, dans nos campagnes, on casse encore les noix sans utiliser une machine, mais dans combien de fermes le four à pain a-t-il disparu et le petit pressoir est-il allé rejoindre la vieille ferraille pour faire place à l'auto. C'est le progrès, dit-on, bien sûr, mais les cassées de noix d'autrefois avaient un charme que rien ne saurait égaler.

*« Allons gremailler. ».
Alfred Cérésolé.*

Je revois la vieille cuisine, très longue sous le plafond bas, avec des tables ajoutées bout à bout et, tout près du fourneau potager, le « boïllon » autour duquel prenaient place les hommes — cinq ou six — munis d'un marteau et qui cassaient... cassaient tant et tant que le boïllon finissait par se remplir.

Autour des tables, il y avait les voisins, les voisines, les tantes, les cousins et toute la jeunesse riieuse et folâtre qui ne demandait qu'à passer une jolie soirée.

On empilait, sur les tables, des pyramides de noix cassées et les mains agiles allaient et venaient avec adresse, tirant à soi les coquilles pour les jeter sur les carrons de la cuisine tout en gardant les cerneaux pour le plat de faïence. Cela s'appelle « gremailler », mot qu'il ne faut pas chercher dans le dictionnaire, mais bien sous la plume du pasteur-poète Alfred Cérésolé qui donne la définition que voici : « Gremailler est un bon vieux mot fort commun, auquel nous tenons, issu du patois *gremailli* qui veut dire éplucher des noix brisées pour en enlever l'amande ou le *grumeau* (du patois

gremo, gremaillon, venant du latin *gremium*). Ces grumeaux ou cerneaux, dégagés ainsi du zeste desséché qui les encadre et de la coque qui les enveloppe, seront portés au moulin d'où ils reviendront, sous l'aspect liquide et doré, de l'huile exquise que l'on sait. »

En ce temps-là, on ne connaissait pas, dans toutes nos fermes, la lumière électrique, aussi plaçait-on, sur les tables, des lampes à pétrole au capuchon fleuri de roses en papier et au-dessus du boïllon trônait un grand falot-tempête.

Une première tournée de vin nouveau déliait les langues et les bonnes histoires, vraies ou imaginaires, allaient bon train. Les garçons disaient à voix basse des plaisanteries qui faisaient pouffer de rire les filles. Les mots drôles partaient d'un côté de la table à l'autre, tandis que les personnes d'âge égrenaient de vieux souvenirs.

Celui qui, au milieu de ce tintamarre, laissait tomber une coquille dans le bol aux grumeaux ou encore le casseur qui oubliait une noix mal fendue, se voyaient, l'un et l'autre, obligés de chanter un couplet.

Et, petit garçon assis au bout de la table, je revois encore le grand Juste, debout, son marteau à la main pour mieux battre la mesure, chanter une vieille chanson alsacienne que tout le monde reprenait au refrain :

Ils ont brisé mon violon parce que j'ai l'âme française...

Et le grand Juste ne faisait grâce d'aucun verset. Quand la mémoire lui défailait, il levait les yeux vers le plafond où étaient suspendus les saucissons de la cheminée. Du coup, l'inspiration lui revenait.

D'autres racontaient des histoires en patois que vous retrouverez dans le volume paru à cette époque et qui s'appelle : *Po recafa*.

A ce train, le travail avançait et, vers minuit, tout était terminé. On glissait les dernières coquilles sous la table et la patronne apportait du pain et du lard grillé ainsi que du taillé et des bricelets. Le « nouveau » réapparaissait dans les verres et la gaieté régnait dans toute la maisonnée.

Tandis que les gens d'âge se retiraient, les garçons et les filles s'attardaient pour rentrer le plus tard possible. Ils remplissaient leurs poches de coquilles de noix et se préparaient ainsi à faire de bonnes farces.

La Louise du Borget, qui n'a pas froid aux yeux, avait son tablier plein de coquilles. En déambulant dans les rues du village, elle s'arrêta devant le collège et, contre la fenêtre du régent, elle lança trois poignées pour, dit-elle, « m'avoir gardée trois fois après l'école ».

En passant de l'autre côté du bâtiment, elle vida son tablier en aspergeant les vitres de la régente en s'écriant : « Pour m'avoir mise à la porte cinq minutes avant l'arrivée de l'inspecteur. »

La fenêtre s'ouvrit et tout le monde disparut.

— Pourquoi t'avait-elle mise à la porte ? ajouta le Frédy au Sec.

— Pourquoi, pourquoi ? L'inspecteur me fit rentrer et me demanda ce que j'avais fait à la maîtresse : « Je lui ai tiré la langue », répondis-je.

Alors, devant toute la classe, il me dit :

— Attends encore une dizaine d'années et tu pourras tirer, à ton aise, la langue à ton mari !

Tout le monde a ri et j'ai pleuré comme une Madeleine.

.

L'hiver chantait sa plainte. La bise soufflait aux carrefours. L'agent de police, qui faisait sa ronde, savait fermer les yeux sur les farces des jeunes. Du reste, les groupes se séparaient. On rentrait chez soi, tandis que les sapins de la forêt voisine se balançaient dans la tourmente. Les hiboux qui sifflaient tout à l'heure s'étaient tus et le clocher de l'église laissait tomber deux coups dans le silence.

LE QUATRAIN DU MOIS

Octobre

*L'homme n'est pas reconnaissant
Toujours octobre est florissant,
Remplissant paniers et corbeilles
Garnissant de raisins les treilles*

M. Matter.

